Raymond, A., *Égyptiens et Français au Caire. 1798-1801*

Le Caire, IFAO, Bibliothèque générale 18, 1998, 394 p.

Le recenseur doit manifester sa gêne d'avoir à faire un compte rendu d'un livre qui commence par des éloges sur son propre ouvrage consacré à l'expédition d'Égypte. Il doit avant tout lui-même exprimer sa dette de reconnaissance envers le professeur André Raymond qui tout au long des années 1980 l'a aidé et encouragé à travailler sur ce sujet.

Toute étude sur ces années 1798-1801 repose sur l'imposant travail d'André Raymond sur Le Caire à l'époque ottomane (*Artisans et commerçants au Caire au XVIIIe siècle*, Damas IFEAD, 1973) qui déjà utilisait les sources archivistiques françaises du Service Historique de l'Armée de Terre à Vincennes à côté des sources égyptiennes (archives des tribunaux). Seul lui pouvait donner une étude consacrée au Caire durant cette période troublée. Quarante ans de recherches lui permettent en effet de tracer des itinéraires d'individus nés au milieu du XVIIIe siècle et pouvant mourir dans les premières décennies du siècle suivant. Ce qu'André Raymond a ainsi réalisé est le croisement des sources archivistiques françaises et égyptiennes. Il nous prévient dès l'abord que la seule source littéraire égyptienne conséquente la chronique de ʿAbd al-Raḥmān al-Ǧabartī, très grand historien et très grand écrivain, représente une suite très personnelle, peu indulgente pour les élites égyptiennes auxquelles il appartient, mais qui exprime aussi une grande méconnaissance des classes populaires qu'il connaît mal et juge de haut. Il nous manque sur l'occupation vue du côté égyptien, la relation qu'un homme moins cultivé, moins riche d'argent et de préjugés, aurait pu écrire.

Tout en marquant les difficultés de l'entreprise, André Raymond a pour projet d'étudier, en suivant l'ordre chronologique terminé par un chapitre de synthèse, la manière dont la population du Caire, toutes classes sociales confondues, avait vécu la période de l'occupation française. Il dresse d'abord un tableau du Caire dans les dernières décennies du XVIIIe siècle qui constitue une profitable mise à jour de ses artisans et commerçants. Il étudie ensuite l'occupation et la révolte du Caire (juillet-octobre 1798). Il montre ainsi les limites des premiers succès de Bonaparte dans sa politique de ralliement des notables : les cheikhs pouvaient difficilement servir d'intermédiaires entre les couches populaires et un occupant étranger et chrétien. La religion, quelles qu'aient été les précautions prises par Bonaparte, constituait un formidable levier de mobilisation de masses qui étaient spontanément hostiles à l'occupation. Sur ce terrain, Bonaparte ne pouvait guère compter sur la compréhension des cheikhs, en tout cas pas sur leur efficacité. La seconde période va d'octobre 1798 à avril 1800, c'est-à-dire d'une révolte à l'autre. La population se remet difficilement de la première révolte. Elle suit avec anxiété la campagne de Syrie de 1799. Attentisme, fausse nouvelle et nervosité caractérisent ce moment, mais au total Le Caire est resté aussi calme que l'avait souhaité Bonaparte. Il en est de même lors du débarquement ottoman qui conduit à la victoire française d'Aboukir. Cette défaite ottomane provoque une vive affliction au Caire.

Le remplacement de Bonaparte par Kléber aggrave plutôt la situation. Les égyptiens sentent bien qu'avec le départ de Bonaparte une page a été tournée : la présence française n'a plus le même caractère durable. Ils savent aussi que tout mouvement d'opposition est impossible d'où des mois d'expectative inquiète. La convention d'El-Arich est ressentie par tous à l'exception des collaborateurs comme l'annonce d'une libération. Le début de rétablissement de l'autorité ottomane est immédiatement accompagné d'exactions de la part des militaires. La dénonciation de la convention et la bataille d'Héliopolis provoquent la seconde révolte du Caire (20 mars - 22 avril 1800). La répression dévaste la ville tandis que les vainqueurs imposent de très lourdes amendes collectives. La ville ne bouge pas lors de l'assassinat de Kléber. La délivrance ne peut venir que du dehors, mais rien ne semble l'annoncer. Il restait encore une année d'occupation (juin 1800 - juillet 1801).

Menou converti à l'Islam entreprend une vaste réorganisation administrative qui, par manque de temps, n'est que partiellement appliquée. Ces mesures portaient atteinte à une organisation traditionnelle qui avait de fortes racines religieuses ou était profondément liée à l'institution religieuse. Il n'y a pas résistance active. Les occupés tentent de s'accommoder de la situation en attendant une libération qui en 1801 s'annonce de plus en plus proche. La répression des propos taxés de défaitistes par les Français est très dure. De mars à juin 1801, c'est l'agonie de la présence française. Belliard s'occupe de faire régner l'ordre. Au début de juillet 1801, les Français évacuent la ville. Très rapidement la libération est suivie d'une nouvelle confusion qui marque le début d'une nouvelle période de désordres.

Durant tous ces chapitres, l'auteur suit avec attention les délibérations du Divan du Caire, instrument utilisé par les Français pour maintenir l'ordre en s'appuyant sur les classes supérieures de la société qui en profitent pour défendre leurs intérêts et, si possible, diminuer les souffrances de la population.

Le dernier chapitre est consacré à une étude générale sur les rapports entre occupés et occupants. Il est difficile, faute de sources précises, de définir la réponse faite par les Égyptiens aux entreprises de séduction des Français. En participant à l'activité des divans, et en manifestant un intérêt évident pour un certain nombre de mesures de progrès, les membres de l'élite montraient pourtant qu'ils n'avaient aucune hostilité de principe contre une certaine modernité. Mais les évolutions qu'appelaient les Français ne pouvaient

BCAI 16 (2000) Raymond A. : Égyptiens et Français au Caire. 1798-1801, recensé par Henry Laurens
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

se réaliser avec la rapidité qu'ils espèraient. Surtout, les Égyptiens manifestaient une réticence compréhensible à adopter la modernité qui leur était offerte au bout d'une pique. Et des raisons graves, touchant au domaine de la politique, mais surtout de la religion et des traditions, leur interdisaient, de toute manière, de franchir le pas, il faudrait dire l'abîme, qui les séparait de leurs occupants.

En dépit des déceptions engendrées par le mauvais gouvernement des Mamelouks et par l'impuissance de la Sublime Porte, c'est dans le rétablissement de l'ordre politique traditionnel que les Égyptiens mettaient leurs espoirs. La question religieuse (les Français étaient essentiellement perçus comme des chrétiens et ils ont eu tendance à s'appuyer sur les minoritaires) et le problème des femmes ont été les principaux facteurs d'affliction pour la population.

La pratique de l'occupation au quotidien créa entre occupants et occupés un fossé impossible à combler. Il y eut certes des collaborateurs mais en très petit nombre : l'élite elle-même n'était pas totalement docile.

L'occupation a été une longue souffrance. Les relations personnelles entre Français et musulmans ont été limitées. Les actes de résistance ont été nombreux et la répression était implacable. Après tout, l'armée d'Orient avait vécu la période de la terreur en France et la violence des guerres révolutionnaires.

En conclusion, André Raymond rappelle qu'il ne peut y avoir d'occupation heureuse. Il condamne le narcissisme français prompt à exalter le souvenir de l'expédition. L'occupation a eu un rôle essentiellement destructeur mais c'est cette destruction qui rendit nécessaire une modernisation inspirée du modèle français. Le livre d'André Raymond apporte une contribution indispensable dans un débat relancé lors du bicentenaire de l'expédition. Il montre comment une vision scientifique et sereine peut éclaircir un débat où trop facilement les passions françaises et égyptiennes peuvent s'enflammer. Il est essentiellement consacré au Caire, lieu où les rapports entre occupants et occupés ont été les plus importants. La question des campagnes n'est pas abordée. Les témoignages sont contradictoires : d'une part on évoque des vendées égyptiennes, terme qui fait frémir, mais d'autre part, Ǧabartī le premier, on évoque une suite de pacification et d'administration assez bien accueillie par une partie de la population paysanne parce qu'elle correspondait à une demande que les Mamelouks étaient incapables de satisfaire. La recherche sur ce sujet mériterait d'être continuée. Mais en ce qui concerne Le Caire, à moins de découvertes de sources inédites, on peut considérer que le livre d'André Raymond clôt définitivement le débat. On voit mal comment on pourrait aller plus loin que lui sur ce sujet.

Henry Laurens
INALCO

BCAI 16 (2000) Raymond A. : Égyptiens et Français au Caire. 1798-1801, recensé par Henry Laurens
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net